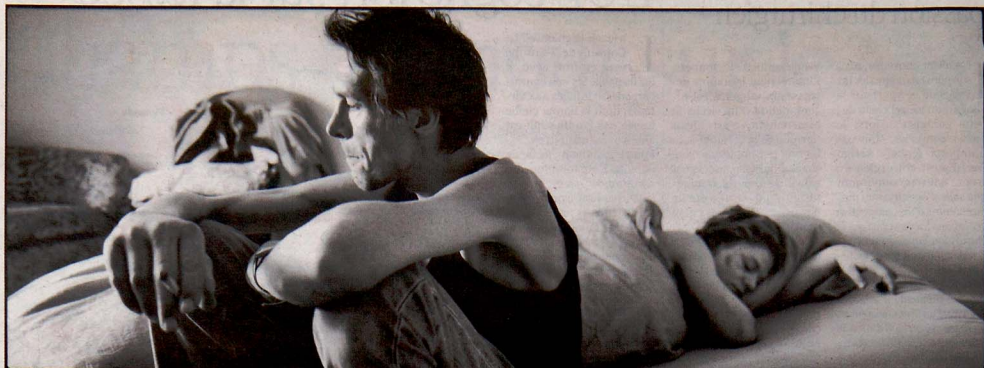


CULTURE



Astrid et Pierre, Cocainelove I, 2004. Michael von Graffenried a suivi pendant plus de deux ans un couple de toxicomanes. MICHAEL VON GRAFFENRIED. COURTESY GALERIE ESTHER WOERDEHOFF-PARIS.

PHOTO A Paris, l'exposition «Outing» rassemble plusieurs séries réalisées par le Suisse de 1988 à 2007. Une incursion sans fard dans des sociétés fermées.

Les mondes clos de Michael von Graffenried

Par **NOÉMIE COPPIN**
et **LUCILE PINERO**

Le photographe suisse Michael von Graffenried est connu en France pour son travail de longue haleine en Algérie. Avec «Outing», l'exposition parisienne présentée à la Maison européenne de la photographie (MEP), il dit avoir voulu «réveiller les cerveaux endormis». L'Algérie et son islam crispé, la vie quotidienne du Caire, l'Amérique profonde de New Bern, en Caroline du Nord, la plongée dans la spirale d'un couple suisse toxicomane, les naturalistes petits-bourgeois des Amis de la lumière: si ses photos peuvent paraître critiques, l'humain finit toujours par y gagner. Petites lunettes rondes, cheveux fous, son appareil Widelux à la taille, bien caché dans une banane en similicuir, Michael von Graffenried n'est que qui sourit. Comme un gamin espégle content de sa mauvaise blague. La première question, c'est lui qui la pose: «Alors, «Outing», ça vous évoque quoi?»

Avant d'y répondre aussi sec. «Ma démarche est d'«outer» les autres, d'ouvrir des sociétés closes. Je domne à voir ce que l'on ne voit pas voir.» Visite commentée avec l'auteur dans les salles de la MEP.

«**Guerre sans images**», **Algérie 1991-2002**. Toutes les photos sont panoramiques. Un format né d'une contrainte. «En Algérie, les gens refusaient systématiquement d'être pris en photo.» Il a donc acheté un vieil appareil dans une brocante. Très fin, très plat, discret autour du cou. «Je me suis rendu compte que tricher, voler les photos était la seule manière de témoigner librement de ce qui se passait là-bas.» Ces images ont été exposées en 1998 à la Villette, puis à Alger en 2000. Les gens se sont reconnus. Ils ont alors voulu témoigner, raconter leur Algérie. Un film documentaire en est né. «J'étais là à une période où tous les Occidentaux étaient partis. Ça a instantanément une confiance.»

«**Inside Cairo**», 2007. En résidence trois mois au Caire, Michael

von Graffenried expose «en secret», sur un toit, pied de nez aux galeries qui l'ont boudé. «J'ai pris en photo mon boucher, un barbu tenant un grand couteau. Quand le galeriste a vu ce cliché, il m'a dit qu'il n'exposait pas de terroriste.» Pour le Suisse, il s'agissait d'une simple image de la vie quotidienne. Mais chacun projette sur les photos sa propre peur, selon son éducation, sa culture. De toutes ces années en terre musulmane, est né un certain engagement de l'artiste. Lorsque ses concitoyens ont voté par référendum, en 2009, l'interdiction de construire des minarets, il a décidé de ne plus exposer dans son pays.

«**Our Town - an Inside Look at the United States Today**», 2006. En 1710, l'un de ses ancêtres a fondé la ville de New Bern, en Caroline du Nord, au cœur de l'Amérique profonde. Une élé pour pénétrer ce petit univers: 30 000 habitants, 40% de Noirs, deux bases militaires. Son portrait de la ville est loin d'être flatter. «Lors du vernissage, au musée local,

il n'y avait que des Blancs. Les discours sont restés très politiquement corrects, mais en réalité, ils ne se retrouvaient pas du tout dans mes clichés.» Comme celui du table dance: une femme noire en string se tortillant devant un gros Blanc affalé. «Mes photos sont comme un miroir. Franc, dur à affronter. Que ce soit au Caire, en Algérie ou chez nous, en Occident.»

«**Cocainelove**», 2003-2005. Pour cette série, il a suivi pendant plus de deux ans Astrid et Pierre, un couple de toxicomanes. Il a résolu un film et des clichés très durs, très intimes. Les visages sont marqués, les corps dévastés par les piqûres. On voit Astrid se piquer entre deux voitures, en pleine ville, pieds nus, tee-shirt relevé. Et finalement, son cercueil. «Je ne suis ni pro ni anti drogue. Je ne fais que raconter une réalité que les gens refusent de voir.» Pour cela, il a loué 32 panneaux publicitaires dans cinq villes suisses, et y a affiché ses clichés. Les réactions ont été diverses. «Plusieurs toxicomanes m'ont re-

mercié pour les avoir «fait exister». Je leur ai donné un visage.»

«**Nu au paradis**», 1988-1997. «J'ai été clair dès le début, je leur ai dit: «Votre photo peut se retrouver en double page dans Paris Match. Êtes-vous prêt à cela?»» Plusieurs étés de suite, le photographe est retourné dans un camp de naturalistes hétérosexuels, sur les bords du lac de Neufchâtel. C'est un commandant, lors de son service militaire, qui lui en avait vanté les charmes. «Je reviens toujours sur le lieu du crime et j'ajoute la critique. Je prends le temps d'expliquer mes choix.» Michael von Graffenried a été lauréat 2010 du prix Erich-Salomon. Une consécration? «Ça veut surtout dire que je deviens vieux. Après la reconnaissance, vous êtes mort!»

MICHAEL VON GRAFFENRIED
OUTING
MEP, 57, rue de Fourcy, 75004.
Jusqu'au 13 juin. Et **EYE ON AFRICA**
galerie Esther Woerdehoff, 36, rue
Falguière, 75006. Du 5 mai au 2 juillet.